



LA FIESTA

ENTRETIEN AVEC ISRAEL GALVÁN

La fête est un des thèmes et en même temps un des clichés du flamenco. Les spectacles se terminent toujours par une *fin de fiesta*. Comment avez-vous approché la notion de fête qui est au centre de ce spectacle ?

Israel Galván : Je suis sur les scènes depuis quarante ans maintenant. J'ai vu le flamenco se théâtraliser, suivre un scénario. *Fin de fiesta*, c'est un code du flamenco hérité de la spontanéité des fêtes. C'est cette dernière minute du spectacle où, dans un faux moment de dé-codification, les artistes se retrouvent en toute décontraction et échangent librement leurs rôles dans le but de finir la fête : le guitariste danse pendant que le danseur chante, par exemple. C'est libérateur pour le public qui voit des artistes virtuoses se mettre en danger, dans un art qui est le leur mais pas dans leur rôle habituel. Ce spectacle interroge aussi des sources plus personnelles : mes expériences. Je vis dans une ambiance de fête au quotidien. Dans toute l'Espagne mais en particulier à Séville en Andalousie où je travaille, tout est source de fête : la mort, Noël, la corrida, la Semaine Sainte, la foire d'avril, le pèlerinage d'*El Rocío*, le carnaval. Politiquement et culturellement, l'année espagnole va de fêtes en fêtes. Il y a comme une préparation constante à la fête dans la société. Je crois que la fête est à la fois l'expression et la nécessité de ma culture. Parfois des milliers de gens rassemblés dans un contact physique très fort forment des masses compactes dont on ne peut s'échapper, à tel point qu'elles m'inspirent la claustrophobie. Pour moi, ces fêtes sont des sortes de mises en scène collectives de corps, pris dans une scénographie urbaine, qui s'incorporent dans une masse. Cela m'effraie un peu. C'est ce que tout le monde peut voir à travers les vidéos postées sur Internet notamment. Mais ce n'est pas comme cela que je les ai vécues. Je viens d'une famille d'artistes, dès l'enfance j'ai été sur les routes, en tournée, en représentation. La fête que nous vivions de l'intérieur n'était pas toujours une partie de plaisir, c'était notre travail : nous devions nous produire pour que les autres puissent être en fête. Je me suis souvent senti étranger à la fête qui se déroulait sous mes yeux. Pour moi, cette fête-là, c'est la solitude, la fatigue, le manque d'enthousiasme, la lassitude. La tristesse de ne pas pouvoir rejoindre les gens. Cette distance. J'étais comme disloqué. Je ne retrouvais pas dans ces fêtes les moments de vérité que nous vivions entre artistes ou en famille. J'ai visionné des heures de vidéos de ces fêtes de famille pour préparer la pièce. Ce qui m'a frappé, c'est que quelque chose s'y démembrer. Chacun semble se tenir tout à coup sur une sorte de volcan primitif et danse des danses qui me font penser parfois à des danses africaines. Rien ne ressemble plus vraiment à du flamenco pendant ces fêtes qui, souvent, se distendent et laissent apparaître une certaine violence, un certain érotisme aussi. La fête opère une sorte de libération générale. C'est de cette fête cachée dont je parle dans ce spectacle, de ces choses qui se perdent, une matière intime de la fête : une façon de s'asseoir, une tête qui se dresse, attentive, des gens qui claquent le rythme avec leurs doigts ou des battements de cils...

Pour la première fois, vous chorégraphiez pour un groupe d'artistes qui ne viennent pas tous du flamenco.

J'ai réuni un groupe avec des présences plus ou moins orientées, mais je n'ai jamais cherché à les individualiser, ni à mettre nos idiosyncrasies culturelles en avant. Nous avons au contraire essayé de nous libérer de nos codes. Niño de Elche est un musicien qui prend tous les risques, expert dans l'art de créer des paysages invisibles avec sa voix et sa guitare. Bien qu'il connaisse en profondeur les structures formelles du flamenco et qu'il les interprète avec une grande virtuosité, il tend plutôt à sonder le son, ouvrant ainsi des passages inespérés et voyageant au-delà des modèles établis. Le chemin que nous traçons avec lui tourne principalement autour de l'affinage minutieux de l'intention et la nature de son état au moment de lancer sa voix. El Junco, danseur traditionnel, est aussi pianiste, chanteur, *palmero* (percussions de mains). Il a une nature facétieuse et une maturité certaine qui le disposent à affronter de nouveaux défis comme celui d'intégrer des façons différentes de concevoir la danse et la scène. Uchi, gitane mais libre, sauvage mais sage, est une fête à elle seule. Tout en elle est danse, chant et *compás* (rythme). Son rôle dans cette pièce est à mi-chemin entre celui de la grand-mère de tout le monde et d'une petite fille innocente et curieuse, ouverte à tout ce qu'elle croise sur son chemin. Sa vie, indissociable de sa culture, offre une puissante expression rebelle et innocente, avec des airs de tragi-comédie. Minako Seki est japonaise. Sa transe *butō* n'est pas sans m'évoquer la danse énergique et novatrice de Carmen Amaya, très connue dès les années 1930. Une danse qui conjuguerait l'électronique et le *punta-tacón* (le mouvement pointe/talon si caractéristique du jeu de pied flamenco). Sa façon de marier science-fiction et primitivisme est aussi présente

dans le flamenco. Alia Sellami est une chanteuse tunisienne. Cela nous rappelle qu'une voix devient flamenca dès qu'elle se pose entre flamencos, qu'il n'y a pas d'autres conditions. Ramón Martínez est fantastique bien que beaucoup de choses m'échappent encore chez ce danseur couvert de prix. Un fond de rock court dans le corps vibratile d'Eloísa Cantón, danseuse, musicienne, chanteuse à la nature souterraine. Si vous regardez les ombres sur le sol de la scène, certaines n'ont pas de corps qui les projettent, elles existent par elles-mêmes. C'est son cas. Emilio Caracafé, majestueux et mystérieux, impose. Quelques notes d'une *seguriyia* pleine de force, hypnotique, et il lève un public. Je dois dire que pendant les répétitions nous avons parfois ri en voyant surgir tellement de propositions insolites et nouvelles!

Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Je n'ai pas cherché à faire une fête typiquement flamenca. Il n'y a pas d'intention de déconstruire la fête, ou de bien danser, pas d'intention de plaire, de séduire. J'ai voulu faire émerger une atmosphère de fête qui nous appartienne. Nous avons tout simplement cherché notre vérité dans la fête. Le rôle et l'espace de chacun n'est pas défini selon des critères bien répartis de savoir-faire. Par exemple, je n'ai pas travaillé avec les musiciens d'un côté et les danseurs de l'autre comme on le fait habituellement. J'ai voulu rompre avec l'idée d'une séparation entre la musique et la danse. La musique n'est pas composée, orchestrée. Il n'y a pas de paroles qui se distinguent vraiment. On entend plutôt les bruits du monde tels que je les imagine s'échappant d'une tour de Babel. La musique sert de support à une ambiance dramaturgique plus vaste. Elle apparaît et disparaît au loin comme une fête qui ne cesserait jamais de commencer et n'arriverait jamais à finir. Elle agit comme une sorte de tension, notamment avec l'espace. Cela vient du fait que la fête n'est pas un événement véritablement constitué. Elle est plutôt la manifestation d'élan spontanés qui ne répondent pas à des codes. D'ailleurs, pour la première fois, je n'ai pas cherché à écrire une pièce, mais à formuler des états de liberté qui vont exister sur scène et permettre à l'œuvre d'avancer à partir de ces états de corps et de musique libérés.

Comment cette pièce s'inscrit-elle dans votre répertoire qui bouscule le flamenco traditionnel ?

Dans *El Final de este estado de cosas*, il y avait déjà ce type d'approche. J'avais mis en scène une tribu qui va de l'avant et reste unie tout au long du spectacle, comme une espèce de famille. On était là tous ensemble. D'une certaine façon, ce spectacle aussi était une fête. Aujourd'hui, j'éprouve davantage le besoin de partager et d'appartenir à un groupe. J'aime l'idée qu'un groupe absorbe mon corps de soliste, que je puisse disparaître en m'unissant à un organisme plus grand et plus fort que moi. Quand je danse au milieu d'autres personnes, une sorte de communion s'opère qui remet en question ma façon de danser. Cela suppose de changer ma façon de bouger, je suis toujours mû par le besoin de me transformer. Avec *La Fiesta*, j'ai cherché à arriver sur scène avec cette énergie. Chaque œuvre est le reflet d'une étape de ma vie.

Propos recueillis par Francis Cossu et traduits de l'espagnol par Carole Fierz



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17